

La photo en forêt

DISCIPLINE DÉLICATE



PAR PHILIPPE MOËS

En France métropolitaine comme en Belgique, la forêt couvre plus de trente pour cent du territoire. C'est dire son importance capitale ! Pourtant, elle demeure un milieu plutôt secret, trop souvent méconnu. La densité de sa végétation, de même que parfois sa difficulté d'accès, ne sont pas étrangères à ce constat. En découle une multiplication des perceptions et, parfois, d'avis très tranchés. Milieu chargé de rêve... ou de peurs. À vocation avant tout écologique... ou économique. Abritant une faune sauvage à laisser évoluer librement... ou à gérer activement... La vision humaine de la forêt occidentale et de ses hôtes peut vite devenir un véritable champ de bataille idéologique !



Philippe Moës,
photographe
naturaliste
www.photos-moes.be

Quelques livres

Aux Éditions Terre d'Images :

- *La photographie en forêt, pratique - éthique*, par Philippe Moës.

- *L'approche en photo nature*, par Eric Breyton.

Aux Éditions Weyrich :

- *Forêt secrète, calendrier perpétuel*, par Philippe Moës. n

Page de droite:

Il n'est pas toujours nécessaire d'être près d'un animal pour réaliser une image intéressante. Pour ce cliché de biche, rêvé pendant des années, la difficulté a été de trouver un endroit en (très) haute futaie, présentant un couloir de vision adéquat, fréquenté de temps en temps par l'animal recherché, puis espérer qu'il y neige et persévérer...

© Philippe Moës

La photographie en ce milieu fragile n'échappe pas au débat: activité totalement indolore selon certains, fortement perturbatrice pour d'autres... En vérité, selon l'état d'esprit avec lequel on s'adonnera à cette pratique, on pourra nettement influencer la position du curseur entre ces deux extrémités. En outre, un peu à l'image du temps nécessaire à son évolution, la sylvie ne délivre que lentement ses secrets. À qui voudra en percer quelques-uns, il faudra apprendre la patience, l'humilité, le respect. Accepter également que cette « lenteur », toute relative si l'on considère l'histoire de notre planète, puisse être heureuse à certains égards. Qu'elle puisse être porteuse d'un mieux-être pour l'homme moderne, souvent trop pressé et à la vision aussi courte que sa propre existence.

CONTRAINTES ET SPÉCIFICITÉS DE LA PHOTOGRAPHIE EN FORÊT

1. Contraintes éthiques

- La forêt occidentale constitue l'ultime refuge de bien des espèces animales, qu'elles soient rares et parfois protégées (loup, lynx, tétras...) ou communes et abondamment chassées (cerf, sanglier, renard...). Bien davantage que pour s'y nourrir, ces espèces très farouches et souvent de grande taille y recherchent avant tout des zones à l'abri du regard de leur plus grand ennemi qu'est l'Homme et qui s'y active presque exclusivement de jour.

- Le photographe forestier aura tendance à opérer à l'aube et au crépuscule, périodes où les lumières sont les plus belles et où la faune est plus active. Or, si celle-ci a choisi de s'activer à ces moments, c'est justement parce que le créneau horaire concerné ne correspond pas aux activités humaines habituelles en forêt... L'impact du photographe forestier sur la quiétude est donc potentiellement très élevé et bien des précautions s'imposent en la matière.

- Les mammifères ont un odorat extrêmement performant; ils peuvent être dérangés olfactivement à des centaines de mètres à la ronde et le fait d'être respectueux du silence est, malheureusement et contrairement à ce que le commun des mortels imagine, très loin de suffire au maintien de leur quiétude.

- La plupart des usagers se cantonnent sur les chemins; la faune finit par s'habituer à ces passages dès le moment où ils s'opèrent toujours aux mêmes endroits. En revanche, un piéton (photographe) qui quitte le chemin est aussitôt associé à un danger imminent et

surtout, imprévisible (d'où le grand intérêt de favoriser l'affût).

- Plus que tout autre usager, le photographe animalier va rechercher la proximité des sujets. En cas de dérangement (il suffit parfois d'une saute de vent), la panique des animaux sera décuplée en comparaison d'une perturbation occasionnée par une personne à grande distance. Ceci est particulièrement vrai pour les grands mammifères qui, vis-à-vis d'un dérangement « classique » et grâce à leurs sens hyperdéveloppés, ont souvent le temps de se cacher plus ou moins calmement avant que le danger n'arrive à proximité immédiate. En conclusion, selon le souci de ne pas déranger et la manière dont il pratiquera sa passion, le photographe forestier pourra se situer parmi les usagers les moins dérangeants de la sylvie, ou au contraire, parmi les plus perturbateurs.

2. Contraintes légales

Les lois et décrets régissant la circulation en forêt varient selon les régions et pays. Elles sont inspirées des contextes locaux. En Suède, par exemple, chacun peut circuler ou même camper librement en forêt, pour autant qu'il ne laisse pas de traces de son passage. Cette logique est liée au taux de fréquentation humaine dérisoire par rapport à l'immensité des surfaces boisées. En France, la circulation est libre dans les forêts domaniales. La Révolution française est passée par là... En Belgique, en raison d'une des démographies les plus élevées au monde, la loi interdit de quitter les chemins et sentiers sans l'autorisation du propriétaire ou « motif légitime » (le bûcheron se rendant à son travail...).

Une première étape consistera donc pour le candidat photographe, à s'enquérir des règles en vigueur sur les terres où il aimerait exercer son activité.

3. Contraintes sociales

En ce 3^{ème} millénaire, petit à petit, la forêt d'Europe occidentale devient, par son caractère jusqu'ici « préservé », le théâtre privilégié d'études scientifiques et de loisirs de plus en plus nombreux, tandis que les intérêts financiers liés à certaines activités ne cessent d'augmenter (chasse et tourisme essentiellement). Les intrusions humaines sont parfois si importantes que les espèces sensibles en pâtissent, tandis que les conflits d'intérêts entre usagers se font de plus en plus durs et fréquents.

À titre d'exemple, dans une même forêt





Éventail de lumière. Plus encore que dans d'autres milieux, la qualité des images réalisées en forêt sera fortement influencée par les conditions climatiques. Le photographe aura avantage à cibler ses sorties en fonction de celles-ci. Canon EOS-1D Mark II N + 100-400 mm f/4,5-5,6, 1/640 s à f/9, -1/3 IL, 160 ISO. © Philippe Moës



La cigogne noire symbolise par excellence le caractère farouche et secret de certaines espèces forestières. Parvenir à la photographier, de près et sans la déranger, nécessite bien des préparatifs et précautions. Canon EOS 5D + 500 mm f/4, 1/125 s à f/4, 800 ISO. © Philippe Moës

domaniale de ma région, on peut s'attendre à croiser : des exploitants forestiers, des marchands de bois, des ouvriers forestiers, des gardes forestiers, des gardes-chasse, des photographes et cinéastes naturalistes, des chercheurs de mues, des chasseurs, des cueilleurs de champignons, des amateurs de myrtilles, des promeneurs, des joggeurs, des cyclistes, des militaires en manœuvres, des scientifiques... Et parmi ceux-ci, des personnes étudiant les papillons et libellules, d'autres recensant les oiseaux, d'autres piégeant les araignées, d'autres encore mesurant le taux d'azote dans la sphaigne, le pouvoir germinatif de la callune, la régénération de la hêtraie, la rapidité de croissance des arbres, la dynamique des populations de scolytes, les champignons lignivores, la colonisation des clairières par les végétaux ou encore étudiant les ongulés sauvages... Et pour ces derniers, des opérations de bagage de faons, de panneautage de biches, de piégeage de sangliers, de mise en place de placettes d'études diverses (taux d'écorcement, impact de l'abrutissement), etc.

La forêt que le promeneur occasionnel imagine comme étant un havre de paix l'est donc de moins en moins et sans une vigilance accrue de tous ces acteurs pour tenter de minimiser respectivement leur impact, elle pourrait à terme perdre sa vocation d'habitat-refuge-havre de paix. Le photographe devra tenir compte de ce paramètre important. Non seulement il devra trouver la quiétude nécessaire à la réalisation de ses prises de vues, mais il devra faire preuve de rigueur pour ne pas, lui aussi, prélever inconsidérément de cette quiétude.

4. Contraintes techniques

Au plan technique enfin, la forêt se caractérise, en principe, par une mosaïque de milieux variés, influencés par la hauteur, la composition et la densité de la végétation. Chacun apportera des opportunités différentes, en termes d'habitat et donc d'espèces vivantes les fréquentant, mais aussi en termes de visibilité et de lumière, deux critères capitaux en matière photographique. Tout au long des choix portés par le chasseur d'images, la présence et la qualité de cette lumière seront des facteurs décisifs. Ainsi par exemple, affûter en lisière d'une clairière, dans une trouée ou un peuplement clair peut donner de bons résultats. En revanche, se balader à la recherche d'animaux à photographier dans un taillis dense ne sera pas d'une grande utilité, puisque la végétation y sera tellement opaque qu'à peu près aucune image valable ne pourra y être réalisée. De plus, on aura certainement dérangé inutilement des



En forêt profonde, les écureuils sont bien plus farouches que dans les parcs urbains. Celui-ci a été photographié à l'automne, alors qu'il réalisait des réserves de faines dans un hêtre isolé au sein d'une vaste monoculture résineuse. Canon EOS 7D + EF 500 mm f/4L IS USM, 1/40 s à f/4, 800 ISO. © Philippe Moës

animaux qui s'y cantonnaient. Nous verrons plus loin, à propos de la manière d'exploiter cette lumière parfois si subtile en forêt, l'importance de choisir le bon matériel et de l'utiliser correctement.

PHOTOGRAPHIE FORESTIÈRE : LES PRINCIPALES MÉTHODES

1. La billebaude

C'est certainement le mode photographique le plus pratiqué par les amateurs et les débutants. Il ne nécessite pas beaucoup d'efforts ni de connaissances particulières puisqu'il consiste à se balader plus ou moins au hasard, précautionneusement, appareil photographique prêt à l'emploi. L'esprit est assez libre et « ouvert » à toutes les sollicitations, pas nécessairement focalisé sur un sujet déterminé. La billebaude se pratique en toutes saisons et se combine souvent à la recherche d'indices de présence des animaux sauvages ou de sites propices aux sujets convoités (plantes, arbres, paysages, insectes). En somme, c'est plutôt une sortie d'observation agrémentée d'un appareil photo. Elle peut éventuellement donner suite à une approche si les conditions le permettent.

Le matériel utilisé sera le plus léger et le moins encombrant possible (jumelles compactes, boîtier équipé d'un zoom polyvalent ou d'un petit téléobjectif, généralement pas de trépied) Comme toujours, les vêtements seront de teintes neutres, proches de celles du milieu environnant. Ils ne seront pas trop chauds étant donné le caractère dynamique du déplacement. Notons pour terminer que si cette pratique est des plus agréables et d'apparence sympathique, elle est pourtant de loin la plus dérangeante pour l'écosystème forestier, car elle se traduit généralement par de longues marches hors chemins et donc sème l'odeur du photographe sur des centaines d'hectares au passage... À pratiquer avec modération, surtout dans les zones ou vis-à-vis d'espèces sensibles au dérangement !

2. L'approche

L'approche est la variante « sérieuse » de la billebaude, dans la mesure où elle ne portera ses fruits qu'en prenant une batterie impressionnante de précautions. Peu compatible pour la photographie d'oiseaux (vue très développée et sujets trop petits), elle l'est en revanche pour

les animaux à sang froid (batraciens, reptiles) et certains grands mammifères (vue parfois médiocre et grande taille dans le viseur). Pour ces derniers, cependant, la technique peut potentiellement être très dérangeante en raison de leur odorat très développé (un « nez » de cerf détecte un humain à 700 m). Gardons en mémoire qu'au-delà des problèmes soulevés par le stress chez les animaux (leur liste est très longue), un mammifère dérangé à un endroit donné n'y reviendra généralement plus pendant plusieurs jours au moins. Tout dérangement est donc un échec sur toute la ligne.

3. L'affût

L'affût consiste à attendre patiemment que le sujet convoité se présente devant l'objectif. Vous l'aurez compris, cette technique repose logiquement sur un gros travail préalable de repérage et d'observation, réalisé par le photographe lui-même ou un collaborateur. Une connaissance approfondie de l'espèce est souvent un atout essentiel, voire indispensable selon le cas. En forêt occidentale, l'affût est de loin la technique qui permet généralement les meilleurs résultats et les plus belles



Couleuvre à collier au bord d'une rivière forestière. Pour photographier correctement de près les reptiles, les règles de base sont de minimiser les vibrations au sol, ne pas porter son ombre sur le sujet, tendre à l'immobilité et se placer au même niveau.
Canon EOS-1D Mark II N + 100-400 mm f/4,5-5,6, 1/80 s à f/5,6, 400 ISO. © Philippe



Mulot sylvestre. J'attendais, immobile et camouflé au pied d'un arbre, lorsque ce mulot sylvestre est venu prendre son petit-déjeuner devant moi. Il faut parfois de la chance pour relancer la motivation et la persévérance... Canon EOS 5D Mark III + EF 600 mm f/4L IS II USM + 1.4x III, 1/80 s à f/5,6, 3 200 ISO. © Philippe Moës



La martre, à l'instar d'autres mustélidés très discrets, reste un animal mythique à photographier. Celle-ci a capturé une grenouille sous mes yeux, avant de l'emporter dans un arbre... Quel souvenir! Canon EOS 10D + 500 mm f/4 IS USM, 1/160 s à f/4, 800 ISO. © Philippe Moës

► observations, avec des probabilités de dérangement minimales ou très localisées. Les techniques et équipements d'affût sont variés.

L'affût fixe

Le choix des matériaux utilisés et du type d'affût seront essentiellement fonction de :

- l'impact paysager toléré, par les humains et/ou l'animal visé (bord de chemin ou cœur du massif, haute futaie ou clairière...),
- l'intensité de son utilisation (unique, occasionnel ou très régulier),
- la durée moyenne des séances (deux ou douze heures ? y passer des nuits ?),
- les conditions climatiques locales (se protéger de la pluie, du vent, du froid, de la boue),
- la présence de matériaux utilisables sur place (si on peut les utiliser),
- la distance à parcourir en transportant les matériaux,
- le budget...

Selon les circonstances locales, l'affût pourra parfois être placé en plein découvert et le jour même de la séance programmée sans que cela ne pose problème ou, a contrario, devra être construit longtemps à l'avance et parfaitement fondu dans le paysage.

Notons que chaque espèce, voire individu d'une même espèce, pourra avoir une réaction différente face à cette intrusion.

L'intérêt d'installer une cache à l'avance est multiple et considérable :

- elle finit par faire partie du paysage habituel de l'animal, qui ne la remarque même plus et en tout cas ne s'en méfie plus,
- elle ne dégage plus d'odeur chargée du quotidien humain,
- on peut y accéder et en repartir rapidement et discrètement, souvent même en présence des animaux et sans les déranger (dépend essentiellement du sujet et de la qualité de l'aménagement).

Les facteurs qui empêchent la systématisation de cette pratique sont essentiellement humains, tels que risques de vol et de vandalisme ou souci de ne pas attirer l'attention.

Notons pour terminer qu'il est important de veiller à un certain « confort » dans la cache, en tout cas au niveau du siège utilisé ! En effet, mieux on sera installé et plus longtemps on pourra affûter et donc plus on aura des chances d'obtenir les résultats espérés.

L'affût sans cache

Dans diverses circonstances, on peut être amené à pratiquer l'affût sans cache.

Cela peut être le cas lorsque :



Règles à prendre en compte à l'approche

Dans notre intérêt comme dans celui des mammifères, il est primordial de se pencher sur la batterie de précautions à prendre pour éviter de tels échecs.

1) Règle d'or et condition sine qua non : ne jamais opérer avec le vent dans le dos par rapport à la zone convoitée et, s'il est très instable, mieux vaut rentrer/rester chez soi !

2) Renoncer systématiquement à l'approche quand les conditions d'une progression silencieuse ne sont pas de mise : feuilles craquant comme des chips, neige gelée...

3) Disposer une housse antibruit sur le boîtier est indispensable si l'on veut éviter que le premier cliché soit systématiquement le dernier de toute séance. L'alternative parfaite étant l'usage des récents boîtiers... sans miroir (hybrides...)

4) Évoluer lentement, en ne perdant jamais de vue les réactions de l'animal. Si le sujet dresse la tête vers le photographe, il faut se transformer en statue immédiatement et quelle que soit notre position, aussi longtemps que le manège dure et de même pendant les quelques secondes qui suivent sa reprise d'activité. Garder

également à l'esprit qu'un déplacement latéral est infiniment plus décelable qu'une progression dans l'axe.

5) Toujours étudier attentivement les alentours de l'animal convoité. Il sera souvent accompagné par d'autres animaux, plus ou moins dissimulés dans un autre axe de vision et prêts à donner l'alerte.

6) Au fil des millénaires, la silhouette de l'Homme à pied n'a guère changé. Les mammifères la connaissent et l'assimilent au danger. Tout ce qui peut contribuer à briser cette silhouette est donc le bienvenu (chapeau, shaggy), de même que la cagoule et les gants pour masquer ces zones blanches si repérables et caractéristiques.

7) Au plan vestimentaire, deux autres suggestions : privilégier les pantalons et vestes aux teintes mimétiques bien sûr (brun-vert en temps normal, blanc en temps de neige), mais également ne produisant pas de bruit à la friction. Pour les pieds, choisir des semelles les plus fines possibles, afin de sentir sous le pied la moindre brindille susceptible de briser le silence. Dans les cas extrêmes, ne pas hésiter à finir l'approche en... chaussettes !

8) Les chemins sont très utiles pour l'approche. Ils permettent de progresser silencieusement, rapidement et dans de bonnes conditions de visibilité, voire de

lumière. En outre, en cas de dérangement des animaux, ceux-ci seront bien moins stressés que s'ils étaient surpris au cœur de leur domaine.

9) Un adage dit très justement : « *En forêt, même quand on est seul on est de trop...* ». Cela peut paraître évident, mais contrairement à l'affût où la chose n'a pas grande importance, l'approche doit se pratiquer seul.

10) Sur le plan optique, privilégiez les longues focales : plus vous pourrez rester loin du sujet, plus vous aurez des chances de succès.

11) La finalité étant de prendre de bonnes images et d'éviter le dérangement, on s'abstiendra de tenter une approche si la finalité photographique n'est pas plus ou moins certaine. C'est le cas notamment lorsque :

- les conditions de lumière ne sont pas bonnes (la nuit tombe...),
- il devient impossible de se cacher,
- les animaux sont nombreux et/ou disposés en étoile (chaque individu regarde dans une direction différente).

12) Enfin, penser aux possibilités de retraite : approcher c'est bien, mais encore faut-il pouvoir repartir sans déranger. Cette clause est aussi valable pour la technique de l'affût que nous allons évoquer plus loin.



Ch't à moi qu'tu causes ? Bien que qualifié de sylvestre ou forestier, le chat sauvage reste assez rarement photographié dans ce milieu (comparativement aux prairies) en raison de sa discrétion et de sa petite taille. Néanmoins, comme pour beaucoup d'animaux sauvages, les chemins restent de bons endroits pour l'affûter.

Canon EOS 5D Mark III + EF 600 mm f/4L IS II USM + 2x III, 1/250 s à f/8, 800 ISO. © Philippe Moës



Ci-dessus :

Hep taxi ! Coucou et son parent adoptif, un pipit farlouse. Inutile de rêver ce genre d'image à l'approche... Comme pour une immense majorité de clichés de faune sauvage, l'affût est la seule technique envisageable, combinant efficacité et risques mineurs de dérangement.
Canon EOS 10D + 500 mm f/4 IS USM, 1/200 s à f/7,1, 200 ISO.
© Philippe Moës

Page de droite :

Le repas du phoenix. Hibou grand-duc dévorant une buse variable sur son lardoir, un arbre abattu par le vent sur lequel il venait régulièrement plumer ses proies.
Canon EOS-1D Mark II N + 500 mm f/4 IS USM +1.4x III, 1/60 s à f/5,6, 250 ISO.
© Philippe Moës



- on n'est pas susceptible d'affûter deux fois au même endroit,
- le sujet attendu repérerait plus vite une cache qu'un photographe sans celle-ci,
- la configuration des lieux ne permet pas d'en installer une,
- on souhaite rester potentiellement mobile,
- on souhaite combiner affût et approche,
- le sujet a une mauvaise vue (blaireau...),
- on n'est pas patient ou on dispose de peu de temps,
- on doit pouvoir être très vite opérationnel et se replier sans difficultés,
- on ne veut pas s'encombrer,
- on souhaite une discrétion maximale,
- on ne veut pas investir dans le matériel car on s'en servirait très peu.

Les raisons sont donc nombreuses et, en définitive, ce type de pratiques est très fréquent, même si son principal inconvénient est de taille : immobilité de rigueur une fois à proximité du sujet ! En effet, à moins de bénéficier d'un bon abri visuel – naturel ou artificiel –, la position adoptée sera l'immobilité quasi totale, avec les inconvénients que cela peut procurer par rapport au fait de se trouver dans une cache, notamment lorsque le siège et/ou le dossier sont mauvais ou inexistant, lorsque l'on souffre de crampes ou courbatures, quand on vit un gros coup de fatigue, quand on subit le harcèlement

des (mous)tiques ou de simples démangeoisons... Pour ces raisons, le temps d'attente est souvent assez limité dans ce genre de configuration.

LE CHOIX DU MATÉRIEL PHOTO POUR LA PHOTOGRAPHIE EN FORÊT

1. Le boîtier

Il existe un choix énorme de boîtiers, mais les critères vraiment importants pour la pratique de la photo en forêt sont variables et parfois restreints.

Pour les mammifères : le critère le plus important est le caractère silencieux du boîtier. Ensuite vient la qualité des images lorsque l'on monte en ISO, pour affronter le manque de lumière récurrent.

Pour les oiseaux : en plus des deux critères précédents viennent s'ajouter la qualité de l'autofocus (sujets très mobiles), l'éventuel coefficient de rapprochement (possibilité de « croquer » à la prise de vue, petits capteurs, vu la taille des sujets...) et la rapidité des rafales (beaucoup de déchets liés aux mouvements).

Pour les paysages : le plein format, la montée qualitative en ISO et la possibilité de relever l'écran de visée en usage Liveview sont des atouts. Ceux évoqués ci dessus n'entrent pas de manière en ligne de compte de manière

déterminante.

Pour la proxi et macrophotographie : testeur de profondeur de champ et montée qualitative en ISO sont des atouts.

2. L'objectif

Le choix dépendra du budget et de l'usage attendu. Pour les personnes souhaitant s'encombrer peu et circuler beaucoup, le choix devra s'orienter vers un ou des zooms, bien plus polyvalents que les focales fixes. Pour les personnes spécialisées dans une activité précise, une focale fixe pourra s'envisager et sera choisie en fonction de l'usage précis.

Par exemple :

- pour les grands mammifères, un objectif le plus lumineux possible et pas nécessairement « sur puissant » (surtout si le milieu est très fermé),
- pour les oiseaux, une focale la plus longue possible (vu la petite taille des sujets),
- pour les paysages, la macro, la proxy... pas de différence avec la photographie hors forêt,
- pour les forêts de montagne : du matériel léger et polyvalent pour limiter l'encombrement et le poids (zoom).

3. Trépied ou monopode ?

Erreur classique et particulièrement « fatale » en forêt : ne pas utiliser de support ! Et de fait, quoi de plus embêtant que de se promener avec un trépied, lequel transforme d'ailleurs généralement la « balade » en un rébarbatif « transport » de matériel...

Pourtant, la stabilité est le premier gage de netteté d'une image et avec de gros téléobjectifs, en milieu sombre comme la forêt en a particulièrement le secret, les vitesses d'obturation sont très souvent très lentes !

Bien entendu, les dernières générations de stabilisateurs (des optiques, parfois désormais couplés à ceux des boîtiers) amenuisent l'importance d'utiliser un support.

Néanmoins, plusieurs bonnes raisons subsistent malgré cela pour utiliser un support valable :

- en présence d'animaux qui vous regardent, il n'est pas envisageable de bouger le petit doigt et donc a fortiori, de devoir... abaisser les bras quand ils sont exsangues...,
- les plus belles ambiances sont captées aux alentours du lever et du coucher du

soleil et nécessitent de travailler avec des vitesses souvent extrêmement basses, - si vous accompagnez vos prises de photos par des prises de vidéos, - lorsque vous envisagez de longues séances d'affût, surtout être dans une cache, il est plus simple, pratique et discret de déposer son matériel sur trépied qu'au sol.

Alors trépied ou monopode ? Pour la plupart des raisons évoquées, le trépied s'impose. Néanmoins, parfois le monopode peut suffire. Il a pour qualité essentielle sa grande maniabilité, son faible encombrement et sa légèreté. Il sera utile pour pratiquer l'approche et se faufiler dans la végétation, qu'il s'agisse de réaliser des images de grands mammifères au téléobjectif ou d'insectes en macro.

Cela aura sans doute « transpiré » au fil de ces pages : le milieu forestier est peut-être un des moins faciles à aborder en matière de photographie. C'est aussi un des plus fragiles et des plus sensibles, mais également un des plus riches. Sachons le mériter. ■